№ 2117.

№

LETTRES

ÉCRITES DE PARIS,

PENDANT

LE DERNIER RÈGNE

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON.

LETTRES
ÉCRITES DE PARIS,

PENDANT

LE DERNIER RÈGNE

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON,

ADRESSÉES PRINCIPALEMENT A L'HONORABLE LORD BYRON;

SUIVIES

D'un Appendix contenant des documens officiels;

TRADUITES DE L'ANGLAIS

DE J. HOBHOUSE,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE ET PROFESSEUR AU COLLÉGE DE LA TRINITÉ, A CAMBRIDGE.

TOME PREMIER.

ПУБЛ. БИБЛ. ИМЕНИ В. И. ЛЕНИНА С. С. С. Р.
ЭЗ1-1898

A GAND,

CHEZ J. N. HOUDIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE ET ÉDITEUR, RUE DE CATALOGNE;

ET A BRUXELLES,

CHEZ WEISSEMBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI, RUE DU MUSÉE, N° 1085.

1817.

Tous les exemplaires de cette Édition, dont le premier volume a été imprimé par le soussigné, et le second par Weissembruch, imprimeur du Roi, à Bruxelles, porteront la signature de *J. N. Houdin*, éditeur, lequel ayant rempli les formalités voulues par la loi, poursuivra les contrefacteurs.

PRÉFACE

DE

L'ÉDITEUR.

Les Lettres dont nous présentons la traduction au public, ont eu et ont encore un grand succès en Angleterre : elles devaient exciter la curiosité générale, à cause de la manière indépendante avec laquelle elles sont écrites, et parce qu'elles renferment l'historique impartial d'une époque mémorable dans les fastes du 19.e *siecle. En effet, l'auteur rend un compte très-exact et très-détaillé des grands évènemens qui se sont passés en France, depuis le* 8 *avril* 1815 *jusqu'au* 20 *juillet de la même année. Il explique, avec sagacité, les causes de la chute des Bourbons et du retour de Bonaparte; il expose également les motifs de l'abdication de Bonaparte et les moyens employés pour réintégrer les*

Bourbons. Il n'écrit que ce qu'il a vu ou ce qu'il a recueilli de personnes jouant quelque rôle dans ce drame politique. Peu d'ouvrages sur le même sujet renferment autant de lumières; peu contiennent autant de détails piquans et d'anecdotes intéressantes.

Les vues de M.r Hobhouse *sont saines, son jugement droit et son ton d'une franchise peu commune. Il n'est ni l'apologiste ni le détracteur de ceux dont il examine les actions ou les opinions; il expose naïvement les siennes, et fait passer dans l'ame de ses lecteurs la persuasion avec la vérité. Loin d'imiter ceux de ses compatriotes qui calomnient avec acharnement le caractère et la conduite des Français, il les défend, au contraire, avec générosité des attaques du* Times, *du* Courier, *du parti ministériel, et sur-tout de Lord Cast.....; il ne perd aucune occasion de dévoiler la politique ténébreuse et les sinistres projets de ce grand diplomate qu'il regarde comme l'interprête et le moteur de la coalition anti-gallicane; celui enfin qui, en*

parlant d'un illustre malheureux, *lui donne à-la-fois les vices d'un géant et toutes les imperfections d'un nain.*

On ne trouve dans ces Lettres ni injures, ni déclamations ; des raisons et des faits, voilà ce que l'auteur oppose aux ennemis des idées libérales. Son opinion sur la conduite du ministère anglais envers Murat, ce qu'il dit de la trahison de Talleyrand et de Fouché, de la marche louche de Davoust, de Lanjuinais et de Boissy-d'Anglas, du jugement de Louis XVI, enfin ses réflexions sur les deux restaurations et sur la manière de parquer les peuples, tout cela n'aura pas l'approbation de ceux qui ne veulent que des Gouvernemens absolus, mais remplira de consolations et d'espérances ceux qui souffrent, en ce moment, pour la cause de la liberté. Cette cause est défendue par M. Hobhouse *avec autant d'éloquence que de force. Tout ce qui est grand, héroïque, le touche et le subjuge : il peint à nud les personnes qui, tour-à-tour, sont montées sur le théâtre politique et qui en sont*

descendues ; il révèle leurs vues secrètes, leurs insidieuses intrigues, et creuse jusques dans les replis les plus cachés de leur ame.

Ceux qui voudront écrire l'histoire des cent jours devront consulter cet ouvrage ; ils y verront que ce n'est ni Madame....., ni M. de Lavalette, ni le général Labédoyère, ni M. Etienne qui ont facilité, au mois de mars 1814, *la promenade militaire que Napoléon a faite d'Antibes à Paris. Ce qui a frayé la route du trône à cet homme hardi et entreprenant, c'est le sentiment unanime, parmi les Français, de préférer le despotisme avec la gloire et l'égalité, au règne anarchique et intolérable de trente mille nobles et de dix mille vendéens ; c'est pour cette raison que les constitutionnels et les républicains, fatigués des réactions de ces êtres incorrigibles, offrirent la couronne au duc d'Orléans, qui n'avança pas la main pour la prendre. L'Empereur ne remonta sur le trône que parce qu'il ne se présentait personne pour le remplir ; et son retour eût cela de bon, qu'il empêcha les ef-*

fets terribles d'une conspiration générale, qui n'eût que trop ressemblé aux vêpres siciliennes. Le retour de Napoléon, suivant l'auteur, sauva la vie aux nobles, aux prêtres et à d'autres personnes plus éminentes.

M. Hobhouse *n'est point l'ennemi des Bourbons, puisqu'à chaque instant il leur indique les moyens de se maintenir en France.* Si Louis veut conserver sa couronne, *dit-il*, son meilleur ami sera celui qui lui montrera comment il l'avait perdue. *Cependant, malgré son envie de rendre justice aux Princes français, il trouve moins d'occasions de les louer que de les blâmer.*

Il faut lire dans l'ouvrage ce qu'il dit du démembrement de la France, des conférences d'Haguenau, des grands projets du ministère anglais, et sur-tout du courage de Messieurs Comte et Dunoyer. On se souvient encore que les partisans des Bourbons, effrayés et tremblans, n'osaient pas regarder le danger en face, et se préparaient à recevoir un nouveau maître, plutôt que de défendre l'ancien. Quel

est celui qui osa alors élever la voix en faveur de Louis XVIII? ce ne fut ni les marquis, ni les prêtres, ni les commensaux de ce malheureux prince. Tous ses favoris, ses flatteurs, ses amis même (si un Roi peut avoir des amis, sur-tout dans le malheur), toute sa Cour, enfin, l'avait tellement abandonné, qu'il n'y eût qu'un dragon ivre, monté sur un cheval boiteux, qui le suivit jusqu'à Menin, en criant vive le Roi! *Mais en France, quel est l'homme généreux qui resta sur la brèche, pendant que tout fuyait? ce fut un patriote, ce fut M. Comte, le même que les ministres avaient proscrit, celui qu'ils poursuivent encore et qui gémit en ce moment au fond d'un cachot.*

Ainsi, dans ces temps malheureux, on voit tous les sentimens nobles devenir des crimes, et la trahison recevoir la palme de la vertu. Le général Gilly sauve la vie au duc d'Angoulême; il est condamné à la mort. Travot stipule clémence entière *pour les chefs vendéens; ces mêmes chefs le condamnent à mourir.*

Clausel sert de sauve-garde à la duchesse d'Angoulême à Bordeaux ; Clausel est condamné au dernier supplice. Quinette et Lamarque sont la cause médiate de la liberté qu'obtient la même duchesse ; ils lui ouvrent en quelque façon les portes du temple, et par reconnaissance on les chasse de la France ; on les exile enfin dans le même pays où ils ont subi autrefois une prison si longue et si cruelle.

Ne sait-on pas que Ney ne fut fusillé que sur la déposition insignifiante du comte de Bourmont, qui, ayant quitté le maréchal, vint solliciter de l'emploi à Paris ? Le duc Davoust lui dit : Après ce qui s'est passé, général, il faut faire une quarantaine. *M. de Bourmont, mécontent, alla trouver Labédoyère, qui le mena aux Tuileries, se rendit sa caution auprès de Napoléon, et après des sermens mille fois répétés de fidélité et d'honneur, Bourmont obtint une division qu'il abandonna sur le champ de bataille : il est aujourd'hui élevé aux honneurs, et Labédoyère et Ney sont descendus dans la tombe.*

Ce n'est rien encore que ces maux particuliers; mais ce qui fait gémir l'auteur de ces Lettres, ce sont les chaînes dont on semble vouloir garotter les Nations, c'est cette conspiration contre les peuples dont il accuse un noble lord de son pays d'être le chef. Si la Norwége, dit-il, veut être indépendante, l'Angleterre l'affame pour la faire obéir. Gênes veut-elle recouvrer sa liberté? des troupes anglaises la livrent à la Sardaigne. La France veut-elle se donner une constitution? un grand ministre anglais arrive à Paris et fait disperser avec des baïonnettes les législateurs. La Belgique, la Pologne, la Suisse, les Départemens du Rhin, sont distribués, mutilés, selon le bon plaisir des Anglais. Ce sont eux qui rétablissent l'inquisition en Espagne et les moines en Italie. La Grande-Bretagne, qui jouit de la liberté, est intéressée à ce que les formes absolues soient rétablies dans les autres Etats, afin que leur faiblesse et leur misère les placent sous sa dépendance et les rendent tributaires de son industrie. Aussi M. Hobhouse *prétend que lord C..... éprouve pour les opinions libérales*

quelque chose qui ressemble à la rancune d'un renégat, et que le Roi de Maroc n'aurait pas plus fait contre la liberté que ne l'ont fait les ministres de l'Angleterre. Il n'est pas étonnant, d'après cela, que la dictature anglaise se soit refusée de venir au secours des protestans de Nîmes, tandis qu'elle a employé mille moyens pour vaincre la noble répugnance d'un des souverains de l'Europe à forcer les exilés à se réexiler dans d'autres contrées.

M. Hobhouse *a souvent occasion de faire des rapprochemens entre la révolution française et celle d'Angleterre ; il trouve une grande ressemblance entre le débarquement de Napoléon, à Cannes, et celui du prince d'Orange, à Torbay ; entre la défection de Ney et celle de Curchil. Il prononce en faveur de Ney ; car Curchil abandonna son bienfaiteur et son ami, et le maréchal français revint à son bienfaiteur et à son premier chef. Cependant la mémoire de l'un a toujours été honorée en Angleterre, et celle de l'autre attend le jugement de l'histoire. L'assemblée natio-*

nale, qui reçut la seconde abdication de Bonaparte, et qui se montra si digne de représenter un grand peuple, il l'assimile au Parlement de convention qui déposa Jacques et choisit Guillaume. Il compare également l'armée française, qui rejoignit ses aigles dont on l'avait séparée, à l'armée anglaise campée sur les hauteurs de Honnslow, et qui, jusqu'au dernier homme, passa du côté du prince d'Orange. Il est étonné, d'après cela, que les Anglais aient condamné, en France, ce qu'ils ont approuvé en Angleterre. Il compare son pays à un corps bouffi d'orgueil et qui marche en aveugle sur le bord du précipice qui a déjà englouti tant de nations injustes et présomptueuses. Notre gloire militaire, *dit-il,* peut illustrer notre chute, mais non l'empêcher, et la ruine peut suivre la victoire, *de même que la honte accompagne la défaite.*

Nous n'avons point parlé jusqu'alors de pièces justificatives; elles sont en grand nombre, et donnent une grande authenticité à tout ce que l'auteur rapporte; elles éclaircissent

les points les plus litigieux, et augmentent beaucoup la confiance des lecteurs.

Pour compléter ces pièces, après l'impression du second volume, nous avons cru devoir y ajouter 1.° *le* Rapport sur la situation de la France, *par M. le vicomte de Chateaubriand, rapport d'autant plus suspect qu'il a été rédigé loin du théâtre des évènemens, et par un écrivain dont on connaît les sentimens et les opinions passionnés;* 2.° *le* Manifeste du Roi de France, *ouvrage de M. de Lally-Tollendal, publié à Gand le* 24 *avril* 1815; 3.° *la* Protestation de l'Impératrice Marie-Louise, *adressée au Congrès de Vienne le* 19 *février* 1815 *: ce qui nous a engagé à reproduire cette dernière pièce, c'est une note du prince de Metternich, rapportée dans cet ouvrage, et le compte qu'on y rend d'une conversation de Marie-Louise avec une dame anglaise : le lecteur jugera si la note du Prince et la conversation de l'Impératrice rendent la Protestation vraisemblable ou non;* 4.° *la* Déclaration de la Chambre des Représentans de la nation française, *faite*